

Revue RAVAGE

Numéro 16

magazine littéraire et artistique

Lectrice, lecteur,

Ce Ravage à mettre au point fut long, cahoteux (chaotique ?) et passablement en retard. Nos excuses.

Mais il véhicule toujours la volonté de fournir au plus grand nombre un espace d'expression.

Comme vous le savez peut-être, le Ravage n'est plus un KAP, et c'est (comme souvent) un coup dur qui appelle à une mise en question, une reformulation, une refondation.

Et si nous étions la pointe de l'iceberg des personnes créatives ?

Après tout, donner son avis sur n'importe quel réseau, c'est aussi ça l'internet.

« Merci de vous préoccuper de mon espace d'expression, mais je gère. »

J'écris pour moi, pour métamorphoser mon quotidien, exorciser mes non-dits.

« Avoir des lecteurs est accessoire, embarrassant, voire dangereux. »

Je ne suis pas formé à écrire, et ce n'est pas un passe-temps non plus.

« C'est eux qui ont des choses à dire. Des choses intéressantes. »

Écrire sur rien, c'est bien aussi. Nous ne demandons pas une quelconque condition d'admission. Juste une bonne volonté. Nous n'exigeons pas de style, au moins la fraîcheur et la spontanéité.

C'est dur de mettre du soi dans quelque chose qu'on va jeter sous tous les toits (quelle a été ma surprise quand j'ai appris que ma tante avait trouvé ma nouvelle homo-érotique !) Alors on signe d'initiales, de pseudo, ou pas du tout . C'est courant, naturel – et surmontable.

Quant à l'espace d'expression, j'ai envie de rappeler que notre projet a un but précis. Comme son nom l'indique peut-être , Ravage veut bousculer les peurs établies, les conventions sclérosantes des maîtres et des grands. C'est un espace dédié, un salon de rencontres tout plat.

A notre taille, à notre mesure, et à notre portée.

Et en plus, on a du thé,

Khalid

Comité de rédaction :

Khalid KOUMILA, Jeanne BASTIN, Bénédicte LAGASSE.

Mise en page :

Hadrien ALLEMON.

Remerciements :

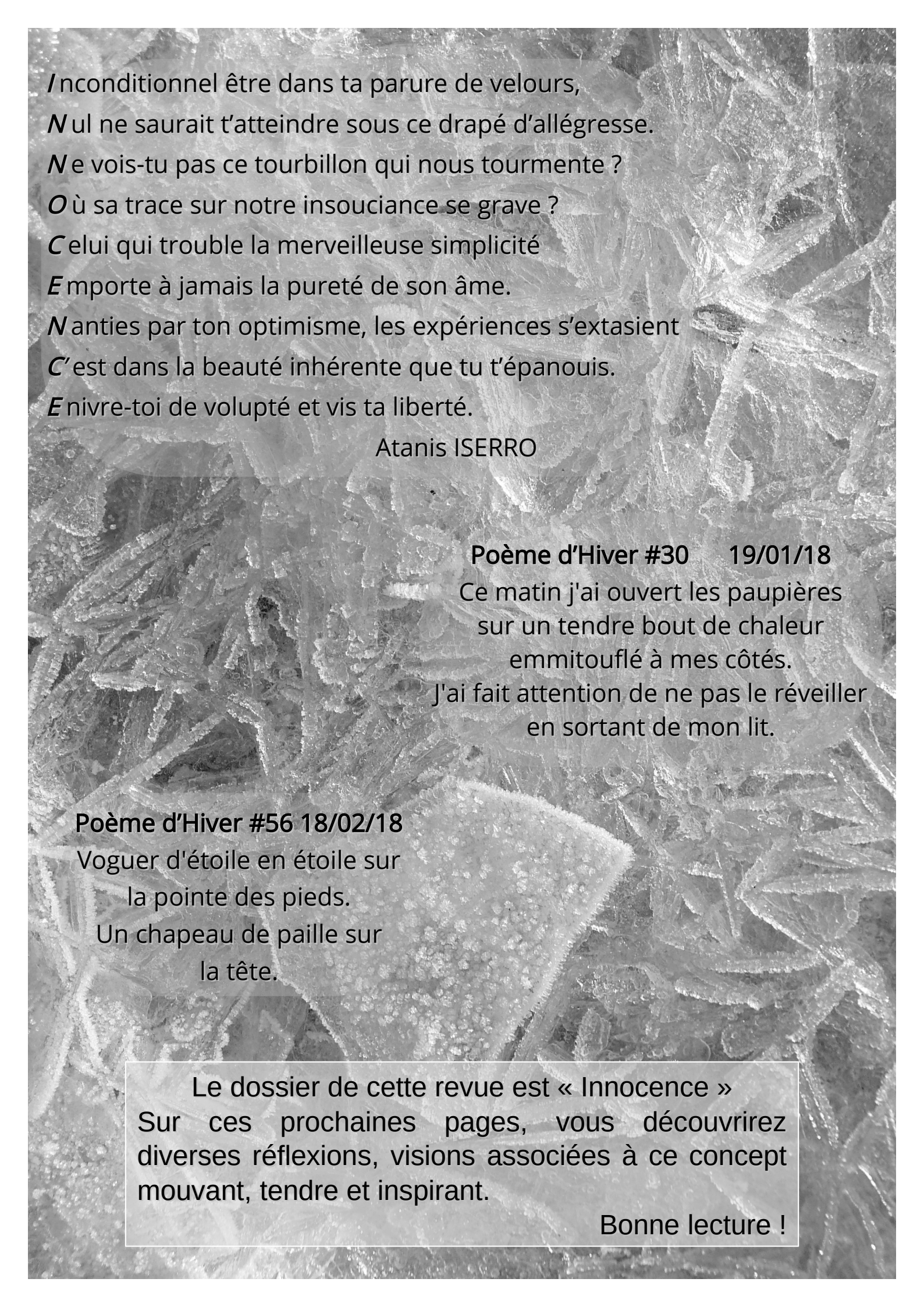
Marie WOLTERS, Noémie MIL-HOMENS, Tanguy CHARLIER.

Auteurs et artistes :

Atanis ISERRO, Faiza ABBAS, Jeanne MIRO, Khalid KOUMILA, Marco D'AGOSTINO, Noémie MIL-HOMENS, Weggen (*Poèmes d'Hiver*).

Tous certifient être les auteurs des textes, dessins et photos publiés sous leur signature et en assumant l'entière responsabilité quant à leur contenu.

NOUS NE SOMMES PAS DES AUTEURS NI DES
ARTISTES PROFESSIONNELS, RESPECTEZ NOS ŒUVRES



Inconditionnel être dans ta parure de velours,
Nul ne saurait t'atteindre sous ce drapé d'allégresse.
Ne vois-tu pas ce tourbillon qui nous tourmente ?
Où sa trace sur notre insouciance se grave ?
Celui qui trouble la merveilleuse simplicité
Emporte à jamais la pureté de son âme.
Nanties par ton optimisme, les expériences s'extasient
C'est dans la beauté inhérente que tu t'épanouis.
Enivre-toi de volupté et vis ta liberté.

Atanis ISERRO

Poème d'Hiver #30 19/01/18

Ce matin j'ai ouvert les paupières
sur un tendre bout de chaleur
emmitouflé à mes côtés.

J'ai fait attention de ne pas le réveiller
en sortant de mon lit.

Poème d'Hiver #56 18/02/18

Voguer d'étoile en étoile sur
la pointe des pieds.

Un chapeau de paille sur
la tête.

Le dossier de cette revue est « Innocence »
Sur ces prochaines pages, vous découvrirez
diverses réflexions, visions associées à ce concept
mouvant, tendre et inspirant.

Bonne lecture !

Poème d'Hiver #70

04/03/18

- La pluie ?
- C'est cela, ou plutôt l'après-pluie. La fraîcheur qui s'ensuit. J'adore...

Les reflets d'oiseaux,
qui traversent les flaques d'eau,
comme des ombres noires.

Et puis l'odeur moite des avenues,
brûlant sous les lumières des voitures.

J'aime voir les nuages qui se dissipent, là-haut.

Poème d'Hiver #3

23/12/17

Allongée dans un linceul de cheveux rubis, elle rouvre ses paupières endormies.

Chaque réveil est plus compliqué que le précédent, dure moins longtemps, nécessite plus de ressources. Alors parfois je me dis que c'est fini, qu'elle ne reviendra pas. Le doute et l'espoir sont des notions inextricables, l'un ne va pas sans l'autre, l'un se nourrit de l'autre, et je sais qu'un jour malgré toutes mes prières elle ne se relèvera pas. Sauf que ce ne sera pas pour aujourd'hui, ses prunelles vermeilles brillent à l'orée des bougies, et j'y vois toute la géhenne des non-moments que nous avons perdus, puis son euphorie de me retrouver aussi. Elle sourit, promène une main sur ma joue.

— Tu as réuni assez de feuilles mortes.

— Woof.

— Il en reste encore assez, alors...

—Woof.

Dans cette lande à l'hiver éternel, où les arbres se sont transformés en cristaux de diamant avec des branches aussi acérées que ton sommeil, j'ai fourré mon museau dans les mètres de neige, pulvérisé des cathédrales de glace à la force de mes crocs ; puis j'en ai trouvé, de ces vestiges d'automne à la couleur de rouille, à l'odeur crépusculaire. Juste assez pour te ressusciter une nouvelle fois, et je jure que ce ne sera pas la dernière.

—J'ai oublié à quel point ton pelage était doux.

—Woof.

Et moi je n'ai pas oublié l'éclat de tes rubis.

Ô Très-Grande Dame, ce soir nous t'invoquons
Douce, belle, blanche de virginalité,
Charmante Innocence, à toi toutes les bontés
Et l'esprit éthéré, net, qu'invoque ton nom.

« J'aurai confiance en toi, si et quand je te vois
Sur la face calme de ma blonde endormie,
Dans les oisillons morts arrachés par la pluie,
De jeunes chevreaux cabrant, épris de liberté. »

Nous te savons ici, Ô Gemme Iridescente,
Sous les rayons de Sol, chevauchant l'arc-en-ciel,
Dans la vie fourmillant sous les pieds, dans les fentes,
L'acide du citron, la volupté du miel.

Furtive et frustrée par la foule incomprise
Hors des chiens battue, de la jeunesse chassée,
Des insectes écrasée, des herbes piétinée,
Un chaos dont la foule elle-même est surprise !

Nos serments furieux, nos protestations vaines,
Ne t'ont jamais sauvée des assauts de nous-mêmes,
Tu es différente certes de Naïveté frêle
Mais tu ressembles trop à ta fausse jumelle.

Tu es en grand péril, Ô Fragile Innocence !
Mais tu sais pourtant bien qu'au-delà des souffrances
Qu'encore tu endures, nous te souhaitons toujours :

L'innocuité de l'eau, le gazouillis d'enfants,
Vulnérabilités et tendres sentiments
Voilà qui abreuve nos âmes assoiffées.

Khalid K

« Il n'y a pas d'innocents, seulement quelques degrés de responsabilité. »

Stieg Larsson (auteur de la saga *Millénium*)

À vous les vices, qu'on n'impute qu'aux vieux, vous avez bien joué.

Car tout doux, jeunes et fragiles sont-ils, les enfants sont autant coupables que nous de l'opprobre qui salit la blancheur de nos consciences.

Quelle est cette force aveugle qui jette sur les bambins une pureté mal placée ?

Qui pense qu'un *chérubin* n'aurait ni le goût, ni la bassesse de ruser ?

Qui veut sauver les mères et leurs poupons des griffes affreuses des confusions ? Non, l'enfant n'est pas une âme opaline qui découvre le mal soudain à puberté. C'est un mythe qu'on perpétue aveuglément, et je vais de suite le prouver :

Nous sommes dans une cour de récréation, tout le monde s'amuse, discute et rit. Serait-ce ici le moment de répit entre deux leçons données par des profs décrépits ?

Mais voyez : spectacle immonde ! gonflés de leur superbe deux egos se fracassent pour se disputer un mérite quelconque. Est-ce pour savoir lequel des papas gagnerait en duel ? qui aura quelconque honneur, mention ou prix ? La dernière des consoles, un talent en piano, l'admiration parfaite de la foule des préaux ?

Ou bien pire encore : celui qui s'enorgueillit d'avoir l'exhaustive collection de sa catégorie.

Ironie suprême qui à l'être innocent accorde deux vices : une part d'orgueil et l'autre d'avarice !

Est-il satisfait, l'amateur-pêcheur, d'avoir obtenu toutes les cartes par la monnaie et par la triche, et remplir ses journées de calculs abscons pour être le plus fort, le plus riche !

Je vous vois venir – que dit-il de la luxure ? sûrement un enfant n'entend pas aller dans ce domaine consacré ?



Ah Bah Certainement, Définitivement, Erreur ! Fourvoisement ! Grosse, Hideuse, Invraisemblable Jubilation Karmique : Les Marmots N'Oublient Pas Que Rien Sanctionne Toucher Une Vulve, Which Xérogène... Youpi ! Zou ! Avec les parties honteuses, les petits n'ont pas de tabou ; caresses et plaisirs sont aussi vieux que les mains.

Dois-je vraiment sinon m'attarder sur l'envie ? L'envie mordante, irradiante et impérieuse de l'enfant – surtout gâté – n'est pas à présenter. Tout la déclenche : un jouet, une glace, un soda, un chocolat, un bonbon – en voilà un goulu bambin qui mangerait de sucre une démesure !

Une envie de gloutonnerie qui, bien frustrée, et à la grande peur des gardiens, décroche des larmes, des pleurs et des colères.

La colère solaire d'un enfant dans un rayon de supermarché, qui hurle et plaide et glapit sous le regard désapprobateur des moins urbains des passants.

Enfin dans la voiture, l'enfant dort. Il est céleste. Il a mangé, rassuré, content. Il se contente de la base de sa petite pyramide et, bien qu'on veuille à tout prix « l'éveiller », il préfère jouer ou s'inanimer ou faire des bêtises, mais surtout s'ennuyer.

L'ennui est salubre à l'enfant et éveille son acédie, sa douceur d'être, loin des questionnements et des rigueurs d'un réel trop demandant.

Qu'admire-t-on alors chez l'enfant, si ce n'est son ingénuité ? Je dirais : sa spontanéité.

Encore faut-il qu'elle soit libérée des jugements qu'imposent les grands.

Allons, vices ultimes : existez-vous vraiment ? Êtes-vous l'aune à laquelle l'on doit faire le jugement ?

Même si l'enfant de vous est coupable, ne peut-il pas être dans l'ensemble innocent ? Êtes-vous le pire de l'humain qui fait partie de chacun ?

Puissé-je alors être aussi innocent qu'eux.





Alice in Wonderland, Noémie Mil-Homens

Ceci conclut le dossier « Innocence » de ce magazine ! Les textes qui vont suivre sont des œuvres de thème divers qui nous ont été envoyées. Donc n'hésitez pas à nous faire parvenir toute création, même si elle n'entre pas dans le thème proposé !

J'ai connu l'été en Égypte et la monotonie de ses après-midi éternels.

Les tempêtes de sable qui troublent le ciel d'ocre, puis les chiens errants faméliques sur les terrains vagues, qui éventrent des sacs-poubelles. Je me souviens des gosses jouant au foot au milieu de la route dans les rues désertes. Les poteaux sont leurs cartables, ils les jettent sur l'asphalte à la va-vite après les derniers cours de l'année scolaire, lorsque tout le monde – même le prof – porte des sandales. Assis sur le trottoir ou à la devanture des cafés, je revois les chômeurs qui fument et boivent du thé en regardant les mouches vagabonder. À la télé un match du Real ou du Barça, les cris du commentateur résonnent jusqu'aux tympans des gosses qui suent sous l'air ensablé. La ville est un chantier indéfini, la plupart des immeubles n'ont pas été peints, je me souviens des briques saumon à nu avec le ciment importé de Chine qui lie tout cela tant bien que mal ; mais à l'intérieur des chaumières il y a aussi les mères qui tapissent leurs maisons avec une maîtrise d'artistes refoulées, les arabesques dorées sur les oreillers si belles que les enfants promènent inconsciemment leurs petits doigts dessus. Je reconnais cet immeuble là-bas, celui d'où Bachir a sauté un matin parce que la tristesse d'être né ici de grandir ici de pourrir ici. Je me souviens des hurlements de sa mère pendant qu'on descendait son corps dans le cimetière de terre, le vent soufflait fort et du sable pernicieux se glissait dans nos paupières, puis son père la mâchoire froidement serrée dans l'orgueil, ses traits impassible car Bachir était gay alors même le sable vicieux qui frottait ses yeux rien à y faire il ne versa pas une seule larme ce jour-là ; et il s'en félicita jusqu'à la fin de ses jours. Parce qu'il y a toujours une fin malgré la lenteur de l'après-midi. La soirée arrive tranquille. Les lampadaires dans la rue s'allument, et les gosses adorent on dirait de vrais projecteurs dans un vrai stade. L'Adhan résonne sur les toits de la ville, alors les hommes bloquent la route pour poser leurs tapis de prière sur l'asphalte, puis se prosternent devant le ciel les étoiles l'univers. Au loin une odeur de viande et d'épices, celles des mères affairées religieusement dans leurs cuisines. Les fumets s'échappent dehors, s'entrelacent dans la rue. C'est le signe qu'il est temps de rentrer dîner.

L'été la nuit la fraîcheur investit les cœurs où somnole sereinement demain.

Il vente sur mon village

Et quand il vente sur nos villages

Les venelles violées par les faubourgs gris, gras, grinçants, gluants

Se font toutes petites en pliant bagage, en cédant à d'autres venelles passage

Il vente sur mon village

L' oraison des fleurs de jasmin, la soie déchirée de nos mains est devenue monnaie courante

Et dans leurs gaines plus moulées que moulantes

Nous écoutent fantasmer les hanches incommensurables du naufrage

Il vente sur mon village

Les anges las de boucher à coups d'ailes la gueule du silence assourdissant des rails

Se laissent faire, se laissent peindre avec le diable sur la muraille

En bluffant, de temps à autre, les spasmes des fenêtres bleues, novices à coups de piètres adages

Il vente sur mon village

Les limites de l'insensé ont presque envie de rire, presque envie de pleurer

Qui ose nous prédire ce que les vagues du prosaïque feraient

De nos caravanes enfouies à coups de pieds dans l'ourlet de nos équipages ?

Il vente sur mon village

Et si ce n'est pas tout à fait la guerre, c'est quand même un peu l'odeur de la guerre
Alors, alors avec l'argent de nos pudeurs bradées aux « désormais » nous nous soûlons de "naguère"

Et autour de nos tajines, il nous arrive, encore, de raconter des atrocités sur les faux et les vrais barrages

Il vente sur mon village

Et chez nous qu'il pleuve, pleurniche ou chiale la terre siffle tous les chats échaudés pour craindre avec elle l'eau froide

L'oued, à l'instar de nos regards, longe l'espoir sec, raide, roide

De faire avec une assonance volée, une métaphore doublement voilée une poésie de la peinture du mirage

Il vente sur mon village

Toi ? Toi tu crois savoir mais tu ne sais pas, toi tu es là bas à froncer les sourcils entre deux dentelles pour broder un poème

Dire avec des mots-papillons, des mots-hirondelles à la lune qui t'aime ô ! que tu l'aimes plus qu'elle ne t'aime

Moi ? Chaque soir, sans toucher aux papillons, sans toucher aux hirondelles , à l'insu de ta lune je m'habille de ton poème qui est son poème oubliant, pour un instant, qu'il vente sur mon village.

Faiza Abbas

Un nu dans la ville.

Certains valsent, d'autres pas.

Il est une quelconque heure sur le parvis, à une date inopportune. Quelqu'un a rendez-vous mais il n'y va pas ; il préfère bifurquer de rue et se retrouver face à l'église, une église qui ne l'attend pas. Les rendez-vous lui imposent de voir des gens qu'il n'a pas envie de voir, tandis que dans rues parfois les inconnus se croisent, s'esquivent du regard. Plus il attend sur la place, plus il se dépouille du souvenir d'endroits où il devait se rendre. La ville n'aura bientôt plus d'autres repères que ceux qu'il lui prêtera : il sera seul avec elle, tous deux revêtus d'atonie.

Ce quelqu'un a fui ses obligations sociales avant d'arriver sur le parvis, c'est ainsi. Sans doute aurait-il préféré convenir d'un arrangement avec une quelconque météore, une intempérie dont il aurait pu fuir le regard — ça ne parle pas, les météores.

Le soleil rend heureux, la pluie rend triste — ceux qui valsent, leur humeur dépend de ces phénomènes-là. Lui n'a plus d'heure ni de rendez-vous, et sur le parvis il s'arrête. Il y a une dame, avec une robe en satin doré, elle est passée à côté de lui ; il l'a regardé mais elle pas, elle doit sûrement se rendre quelque part, en se disant qu'elle n'a pas le choix. Elle a un but, lui a fui le sien. S'il pouvait, il se peindrait des pavés sur tout le corps pour qu'il n'y ait plus que les fenêtres alentours qui le devinent.

Il ne croit pas qu'un quidam va arriver et lui dire : je suis venu ici parce que je dois vous rencontrer — le soleil aussi s'oublie, il fait pas beau. Malheureusement, il aurait mieux fait d'aller là où on l'attend. Les parvis humides gris ont l'avantage d'être foulés par des gens qui ne le repeuplent pas, et s'arrêter de marcher face à une église est impromptu. La sérovaccination il l'a manquée, tant pis pour lui, les silhouettes qui éclaboussent les murs le distraient. C'était pourtant pas compliqué, on lui a dit : tel jour, telle heure, tu vas chez le médecin pour ta sérovaccination, c'est important.

Il aurait aimé avoir rendez-vous avec la rue ; au moins cela, il n'aurait pas pu la manquer.

Jeanne Miro

Gudze, perclus dans l'embrouillamini de sa vie, a un toc
Dans sa tête et pour les gens, chez lui, tout est sens dessus dessous
Il passe les poussières sur son micmac, au moins il est propre
Mais la vie est si précieuse
Dehors, il marche sur des œufs
Un rayon de soleil l'éblouit pendant si longtemps
Des éclats de rires le fracassent des jours durant
Qu'il veut tout encadrer : les rayons et les rires
Sur son mur, collectionner des fragments d'existence
Pas toujours les siens, des fois oui
Un stylo, une lampe, un croisement de regards, un qui pro quo
Un pétale de chips
C'est si foisonnant l'extérieur, il en ramène des souvenirs pleins les poches
Pour les clouer dans son for intérieur
Mais les galets et les expressions, sans pluie pour les colorer, se délavent
Tout est plus triste quand ça s'enferme
C'est un air qui ne respire pas
Alors Gudze repart en promenade glaner ce qu'il ne possède point
Et patatras quand il se fracasse contre un bout de conversation
Dur, de frotter à autre que soi, quand tout lui paraît si grand et rutilant
Tellement que c'en est insupportable
Cette forte odeur de l'existence

*

Gudze s'encadre
Parce qu'il n'en plus plus de sa rotondité
De son propre corps vaseux, de son flux de pensées goulu
De ses gestes mous et de l'atmosphère moite
Il se dit que la fenêtre fera l'affaire
Avec ses angles droits, son armature solide
Et, heureusement pour lui, elle est à sa taille
Gudze, étoile dans l'embrasement de la fenêtre, un pied et une main
dans chaque coin
Il domine la rue pour la première fois
Pas de son regard mais de tout son corps
Gudze s'encadre

C'est le monde connu mais pas tout à fait, pour la première fois il ne veut pas se l'approprier, l'empaqueter dans ses mains pour le museler dans son chez lui. Les mêmes passants, les mêmes pies, comme ce petit couple d'adolescents dont la fille redescend sa jupe pendant que la garçon remonte son pantalon. C'est eux mais il n'est plus jaloux de leur souffle emmêlé. Gudze les redécouvre, tout perché qu'il est, encastré dans sa vitre ouverte. Le Dieu Quotidien se révèle sous un nouveau jour, plus dévêtu à chaque feuille tombée. Gudze foulera la route d'un œil neuf. Que cela lui fera-t-il d'errer dans sa ville en ayant l'impression de l'habiter pour la première fois, comme s'il venait d'y emménager ?

Et soupire d'aise — enfin, plus besoin de courir après le rien
Il suffisait de se hausser un peu pour tout englober
Par chaque pore, humer le va-et-vient, la vacance des vivants
Tout ce qu'il n'a jamais pu faire entrer chez lui
C'est beau en bas, la promiscuité avec les arbres le rassure
Nus comme des vers, à l'âme biscornue
La sienne s'enchevêtre
Leur silhouette s'étirant pour former des lettres d'un langage inconnu
Lui est un X qui prend tous les risques
Et s'il ose faire un premier dans l'au-dehors
Alors un tapis de pâtes alphabet se déroulera sous lui
Pour le guider jusqu'à la cime des arbres
Où tournoient des buses folles
Au vol cambré, à l'œil farouche
Elles apostropheront Gudze
Au sujet de partitions lexicales
Le langage dénué de normes alambiquées
Pour lui mettre, enfin, de comprendre ses semblables
Et de dire ce qu'il pense
Au lieu — son tic — de les encadrer

EXERCICE D'ATELIER : Rédiger une histoire tellement mal écrite que les protagonistes se rebellent contre le narrateur.

Léa marchait seule dans le parc enneigé. Bien que le soleil fut éblouissant, elle grelottait sous son manteau de laine. Les premiers jours de l'été s'annonçaient joyeux. Léa s'arrêta soudain et se rendit compte qu'il neigeait bel et bien en ce 23 juin, mais reprit sa marche en faisant mine de n'avoir rien entendu. Elle était sensée retrouver Marie sur le pont d'Avignon de Central Park à Louvain-la-Neuve. Elle arriva devant le lac et vit son amie penchée sur la rambarde du pont. Elle s'approcha d'elle et l'interpella.

« Eh, Marie, je suis là ! »

Son interlocutrice se retourna, et Léa constata avec étonnement que ce n'était pas Marie, mais bien Angèle qui se tenait devant elle.

« Oh pardon, je t'avais prise pour Marie.

— Ne t'en fais pas, dit Angèle, moi aussi je me suis prise pour Marie ce matin devant mon miroir ; je me suis réveillée avec la même coupe de cheveux qu'elle, comme par magie !

— Étrange en effet, murmura Léa qui commençait à s'impatisser. Bon, tant pis, reprenons. Alors, comment vas-tu ?

— Très bien et toi ?

— Super. Dis, commença Léa qui sentait les mots sortir de sa bouche alors qu'elle ne les avait pas formulés, j'ai un truc à t'avouer, je ne sais pas comment commencer...En fait, je suis amoureuse de toi... »

Elle sentit alors une force invisible la pousser vers Angèle, et elle l'embrassa contre son gré. Un feu d'artifice éclata alors au loin derrière elles et une musique romantique se fit entendre. Léa se libéra soudain d'Angèle et laissa éclater toute sa rage.

« Non mais ça va pas ? hurla-t-elle au ciel, tu ne crois pas que tu en fais un peu trop ? D'abord la neige en plein été, ensuite ce pont insensé, et maintenant tu me forces à embrasser Angèle alors qu'hier je suis tombée amoureuse de Tom ? J'en ai marre de cette histoire, je m'en vais ! »

Elle s'éloigna à grand pas, mais sentit une force invisible la retenir.

« Et arrête avec cette fichu force, c'est ridicule ! »

Elle se ressaisit, se retourna et ouvrit une porte invisible dans laquelle elle s'engouffra. Elle se retrouva face à moi et se précipita... PAF. Ouille, je me retrouve par terre, une grosse douleur à la joue.

Bon, bon, d'accord, j'arrête l'écriture...

Envoyez-nous vos textes !

Nous vous remercions tous du soutien que vous apportez à Ravage et pour tous les textes que nous ne cessons de recevoir !

Continuez à nous envoyer vos textes et créations artistiques/littéraires de toutes sortes ; nous nous ferons un plaisir de vous publier.

Thème du dossier du prochain numéro :

Contre-courant

@kap.ravage sur



revue.**RAVAGE**@gmail.com



<https://revueRAVAGE.wix.com/ravage>